

St-Basile-de-Portneuf	Squatteck
St-Benoit; PA 30-5-52	Stanstead
St-Jean-Chrysostome-de-Lévis	Tadoussac (R)
St-Jules-de-Beauce	Val d'Or; PA 12-4-50
Ste-Rose-de-Lima; PA 29-11-61	Ville-Marie; PA 5-3-66
Shawville	

LE COURRIER INCA

JACQUES J. CHARRON

Depuis le début des temps, les peuples de la Terre ont recherché des moyens de communication entre eux. Ces efforts remontent dès l'aurore de l'antiquité, et avant l'usage de tout moyen d'idées écrites, nous sommes certains que des coureurs transportèrent des messages oraux entre les tribus.

Au début du XVI^e siècle, il n'y avait pas d'écriture au Pérou. Les Indiens se servaient alors de quipos ou cordelettes nouées comme si c'était du papier et de l'encre. Grâce à elles, les fonctionnaires enregistraient le montant de l'offre et celui de la demande, et les dirigeants cherchaient à équilibrer l'une et l'autre. Sans ce moyen de statistique, l'administration d'un Empire planifié eût été impossible puisque le mécanisme des prix n'existe pas. Il n'est pas exagéré de déclarer que l'Empire fut gouverné par les quipos.①

Le quipo se compose d'un cordon auquel sont attachées des cordelettes de diverses couleurs, soit parallèles, soit partant d'un point commun. Il exprime à la fois des chiffres et des significations. Les noeuds indiquent les premiers, les couleurs les secondes.②

A l'extrémité inférieure de la cordelette, les noeuds représentent les unités, au-dessus des dizaines, plus haut encore les centaines, puis les milliers et les dizaines de mille. Admirons l'ingéniosité des Indiens qui avaient inventé un équivalent du zéro: l'intervalle sans noeud, la place restée vide.

On composait des nombres sur la cordelette comme nous l'écrivons sur le papier en commençant par le chiffre correspondant à la catégorie la plus élevée, et aussi comme nous le lisons. Il faut également lire la cordelette en commençant par le haut.

Nous ignorons le sens des noeuds complexes, réservés peut-être à des multiples.

De leur côté, les couleurs indiquaient les significations ou qualités, mais comme leur nombre est limité, même si l'on a soin de mélanger les nuances, et comme celui des objets qu'elles sont susceptibles de désigner ne l'est pas, le sens de ces couleurs ou de ces mélanges variait avec la signification générale du quipo.

Il fallait connaître celle-ci pour interpréter correctement celui-là. Par exemple, le jaune se référait à l'or dans les statistiques du butin, au maïs dans celles de production. Ainsi ces documents restaient secrets, puisque seuls ceux qui connaissaient leur objet pouvaient les comprendre.

Pour faciliter la lecture, les personnes et les choses étaient rangées suivant une hiérarchie immuable. Ainsi dans les quipos démographiques les hommes étaient les premiers, puis venaient les femmes et enfin les enfants; dans les recensements d'armes, l'ordre était le suivant: lances, flèches, arcs, javelots, massues, haches, frondes.

L'absence de cordelette le long du cordon ou l'absence de couleur avait une signification, comme l'absence de noeud sur la cordelette. Elle exprimait le néant. L'on était tellement certain que tout était enregistré que l'absence même de quipos était considérée comme un témoignage négatif. S'il n'y a pas de cordelette pour compter tels objets, c'est que ces objets n'existent pas.^③

Les interprètes, nommés quipoucamayoucs, c'est-à-dire gardiens de quipos avaient une mémoire très entraînée dont la fidélité était assurée par un procédé radical: la moindre erreur ou omission était immédiatement punie de mort. Chacun d'eux était spécialisé dans la lecture d'une catégorie de cordelettes: religieuse, militaire, économique, etc., et devait instruire ses fils pour leurs permettre de lui succéder plus tard. Pour retenir les récits plus aisément, il les scandait et les chantait à la manière de mélopées.

La centralisation des quipos était assurée de la manière la plus simple. Les fonctionnaires subalternes recueillaient les éléments des statistiques dans leurs circonscriptions et les remettaient à leurs supérieurs qui les totalisaient. D'échelon en échelon, les chiffres globaux gagnaient la capitale où ils étaient rassemblés au service central de la statistique.

Ces quipos servaient non seulement aux dénombremens, mais encore à l'enregistrement de faits historiques et de rites magiques. Ils étaient, dans certaines régions, suppléés par un système d'encoches taillées dans des morceaux de bois ou par des plaques de pierre ou de bois creusées dans lesquelles étaient disposés des cailloux, des graines ou des fèves analogues aux compteurs utilisés par les Caras, à savoir un instrument formé d'une dalle de pierre rectangulaire divisée en compartiments.^④

Il n'est pas douteux que les Indiens avaient le sens et le goût de la statistique. Tout était enregistré. Il eût été impossible de cacher une paire de sandales.

La transmission des messages était étonnamment rapide. Les messagers étaient uniquement utilisés par l'administration. Ils étaient choisis parmi les plus agiles et spécialement entraînés dès leur jeune âge. Ils habitaient des chozas ou chaumières placées le long des routes. Suivant l'importance du trafic, les règlements prévoyaient qu'ils devaient être au nombre de quatre ou de six à chacun de ces relais. Le système était le suivant: deux Indiens devaient toujours être accroupis sur le seuil, chacun regardant un côté du chemin. Dès que l'un d'eux apercevait un courrier, il allait à sa rencontre, puis en revenant sur ses pas il courait à côté de lui tout en recevant le message oral et parfois la cordelette nouée qui l'accompagnait; il continuait ensuite seul sa course, le plus rapidement possible, vers la choza suivante où à son tour il transmettait le message de la même manière. Ces courriers étaient reconnaissables de loin au plumet blanc qu'ils portaient sur la tête et ils signalaient leur présence en sonnant de la trompette. Ils étaient tenus au secret professionnel et étaient armés d'une massue et d'une fronde.

La vitesse de transmission, grâce à ce système de relais, atteignait 150 milles par jour d'après les estimations les plus vraisemblables. L'Inca recevait au Cuzco, capitale de l'empire des Incas, des poissons du lac Titicaca transportés en deux jours, soit à raison de 140 par jour.^⑤



Les messagers, nommés chasquis (voir Pérou Scott Nos. 360 et 361) transmettaient toutes sortes de colis légers, tels que les escargots pour la table de l'Inca; les gros envois étaient confiés à des porteurs spéciaux, appelés hatun-chasquis, les grands messagers, chacun de ceux-ci marchant pendant une demi-journée.^⑥

Tous ces agents étaient entretenus par les dépôts publics et ils avaient pour chef un haut dignitaire.

Quand le message revêtait une particulière importance et émanait du monarque lui-même, il était accompagné d'un fil rouge du lautou ou bien d'un bâtonnet portant des marques dont le sens ne nous est pas connu et paraissant avoir été utilisé par les Canaris au sud de l'Equateur.^⑦

Enfin près de chaque choza était dressé un bûcher auquel le feu était mis sur ordre d'un chef lorsqu'un événement grave venait à se produire, révolte ou invasion, et chacun des courrier en surveillance le long de la route allumait à son tour celui dont il avait charge. Le signal de feu se propageait ainsi jusqu'à la capitale où il alertait l'empereur et son conseil. Avant même de connaître la cause de cet émoi, les dispositions étaient prises pour que l'armée fût prête à partir dans la direction de la province où l'alarme avait été donnée.

NOTES:

1. Le chroniqueur nous présente les dessins de deux secrétaires portant des quipos abondamment fournis en cordelettes: "Nueva Coronica", op. cit. pp. 358 et 360.
2. L. Locke: "The Ancient Quipou" dans "The American Museum of Natural History", 1923; E. Nordenskiold: "The Secret of Peruvian Quipus", Göteborg, 1925; P.D. Kreichgauer: "Das Rätsel der Quipus", dans "Athropos", 1928, p. 322; J.G. Llosa: "La estadística en el Imperio de los Incas", 1950, I, p. 150. Sur le quipo du musée de l'homme à Paris, voir le Bulletin du Musée d'Ethnologie du Trocadéro; janvier 1931, p. 16.
3. R. Porras Barrenechea: "Quipouy Quilca" dans "Mercurio Peruano", op. cit. p. 2
4. Pour plus de précision, voyez L. Baudin dans "L'Empire socialiste des Inkas", p. 125.

5. Poma de Ayala: "Nueva Corónica", op. cit. p. 352; P. de Cieza de León: "Segunda Parte de la Corónica del Perú", op. cit. Chap. XXII; J.H. Howland Rowe: "Inca Culture at the time of Spanish Conquest", op. cit. p. 23.
 6. Il y a quelque confusion chez les chroniqueurs au sujet de l'hatunchas qui regardé tantôt comme le chef des courriers, tantôt comme un courrier au long cours.
 7. Pour l'appréciation des vitesses de marche et pour les signes de reconnaissance par bâtonnets, voyez L. Baudin: "L'Empire socialiste des Inkas", op. cit., respectivement pp. 197 et 125. Sur les Cañaris: Suárez: "Historia general del Ecuador", Quito, 1890-1892, t.l, page 174.
-

??

QUESTIONS

NO. 130

Vers quelle année a-t-on utilisé au Canada un drapeau comme marque d'oblitération ?

NO. 131

Vers quelle année fut créé au Canada le "Dead letter office" et à quoi servaient les timbres canadiens "Officially Sealed" ?

!!

REPONSES

NO. 122

Les premiers timbres canadiens sur lesquels se trouvent des mots en langue française furent émis en 1908 à l'occasion du tricentenaire de la fondation de Québec; les mots sont:
"IIIe centenaire de Québec".

NO. 115

CORRECTION

Dans la réponse à la question 115 que nous avons publiée dans le volume 3 numéro 1 de septembre 1976, il était écrit par erreur que la date d'émission de la première série cent de timbres canadiens était août 1859 alors que c'est en juillet 1859 ainsi que nous le signale avec infinité de raison M. Guy Des Rivières, c.r. F.R.P.S.C. dans sa lettre.

Le 4 octobre 1976

Monsieur Le Directeur
La Philatélie au Québec